

XYZ. La revue de la nouvelle

L'extinction des feux

Diane Paré



Numéro 150, été 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, D. (2022). L'extinction des feux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 61–62.

L'extinction des feux

Diane Paré

« **E**XPlique-MOI ! » Voilà ce que tu avais dit. Sans colère, sans passion. Avec surprise, même. Devant mon silence, mon regard noir d'impatience, tu martelais : « Ex-pli-que-moi ! » Cette fois avec une hargne contenue, une blessure, peut-être. Moi, après tant d'efforts vains, de discussions avortées, de plaidoiries pour demander, expliquer... tout ce que j'arrivais à dire, à répéter, c'était : « J'en peux plus ! » Paroles qui éclataient avec fracas sur la toile terne de notre vie, de ma vie.

Je n'en pouvais plus de poser les mêmes gestes, jour après jour. De chercher ton appui, ta tendresse, ta flamme, ton amour. Toi et moi. Moi et toi. Conjugués au pluriel du passé simple et au plus-que-parfait, on était beaux, pétillants, lumineux. On s'était promis l'un à l'autre, pour la vie, comme ça, tout simplement, un soir de feux d'artifice dans le Vieux-Montréal. Seuls au monde dans la foule grouillante, animée de « oh ! » et de « ah ! » devant les constellations d'étoiles scintillantes, des fontaines de feu, des lames d'argent qui s'élançaient sur fond noir. Toi et moi, brûlants de rêves à faire pâlir le ciel. Les feux qui éclatent, se laissent désirer, pâlisent, s'enflamment à nouveau, de surprise en surprise. Pour s'éteindre plus tard dans un soupir, un « déjà ? ».

Je voulais une famille, sans attendre. Toi, tu négociais : d'abord une maison ; puis les voyages ; puis l'auto de luxe ; puis... n'importe quoi, rien. Pourtant, rappelle-toi nos vingt ans. À cette époque, j'étais folle de ta simplicité, de ton esprit fou, de ta fougue. On avait tout, en possédant si peu ! Tu te souviens des Kraft Dinner ? Des soirées passées ensemble à refaire le monde ? Des vacances en Gaspésie, sur le pouce ? La conviction de bâtir un monde meilleur. Toi, étudiant en droit. Moi, future enseignante. C'était ça, le bonheur. Tu as oublié, je crois.

Maintenant ? La maison à Outremont. Toi : bientôt associé, tu travailles en suivant un horaire de fou. Tu rentres tard, 61

parfois après un souper bien arrosé avec des collègues ou un client important. Enfin, c'est ce que tu prétends. Maintenant ? Quand tu te décides à revenir enfin à la maison, c'est pour te faufiler dans notre lit alors que je dors d'un sommeil sans rêves, parce que je n'en pouvais plus de t'attendre. À quoi bon, n'est-ce pas ? Égoïste, inconscient, tu me réveilles en collant sans vergogne tes pieds froids sur mes jambes, et tu quêtes avec insistance une caresse que j'accorderai par dépit : je n'en peux plus, des débats. Une fois tes désirs assouvis, tu ronfles. Moi, je reste les yeux grands ouverts dans la nuit noire...

Distants. Voilà ce que nous sommes devenus. Deux étrangers sous un même toit. Une maison, pas un foyer. Un couple selon la loi, pas des amoureux. Un homme à tribord, une femme à bâbord. L'Arctique et l'Antarctique, les deux faces de la Lune qui jamais ne se croisent... Voilà ! Je n'en peux plus. Il n'y a plus rien entre nous. Rien que des cendres froides impossibles à réanimer.

Je laisse sans peine Outremont, notre nid vide, cette maison inutilement grande, trop froide, où je croisais parfois un homme que je ne connaissais plus. Je me cherche un appartement douillet, plein de promesses, dans un quartier où la vie prend toute la place. J'en ferai mon havre, dans un décor tout simple orné de plantes, de coussins et de tentures aux teintes chaudes, d'œuvres d'artisans achetées dans une boutique du coin. Petit à petit, me dessiner une vie qui me ressemble. Ramener la flamme, des étincelles dans mon regard. Goûter les bonheurs tout simples, sans artifice.